

de M. Mayrand. C'est un maître en philosophie qui parlait, et il y paraissait.

D'abord notre travail personnel et individuel, c'est-à-dire le travail de chacun de nous, doit être pour Dieu. Et ce n'est pas une faveur que nous faisons à Dieu en lui offrant notre travail et en le rapportant à lui. Notre puissance de travail nous vient de Dieu, comme tout le reste. Il y a droit. Avant que de travailler, il faut être, et notre être est de Dieu. De plus, l'être qu'il nous donne, Dieu le conserve aussi. Il nous soutient positivement dans l'effort de notre activité. Cette conservation est une création renouvelée. Créés et conservés par lui, nous avons encore besoin de son concours pour chacun de nos actes. La détente de notre esprit, le déploiement de nos muscles reçoivent en fait, comme tout être en mouvement, l'influence de la cause première de toutes choses. Tout cela est incontestable. Sans Dieu, son action et son concours, nous ne pourrions ni penser, ni agir, ni articuler un mot, ni accomplir un travail quelconque. En lui, disait l'Apôtre, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes : *in eo vivimus, movemur et sumus*. De par toute notre nature donc et de par toute notre activité, qui sont de lui, notre travail doit être à lui et pour lui. — Autre raison, que la foi nous montre : il nous a élevés à l'ordre surnaturel, et nos membres comme nos facultés, notre travail musculaire comme notre travail intellectuel, tout doit être, de ce chef encore, ordonné à Dieu. C'est pourquoi c'est en amitié avec Dieu qu'il nous convient de travailler, autrement dit en état de grâce. On l'oublie hélas ! et c'est un suicide surnaturel. Le pécheur est mort aux choses de Dieu et son travail de même. “ Je suis la vigne, enseigne Jésus, et vous êtes les rameaux ; sans moi, vous ne pouvez rien... ” Eh ! non, sans lui, on ne donne plus les fruits auxquels Dieu a droit. — Superbe doctrine, très simple au fond sous son aspect savant ; doctrine qu'on ne comprend